

Fabrice Chillet

PY
RA
TE

Mémoires d'un oiseau carré à queue de requin

Bouclard Éditions

Collection « Tout est vrai ou presque »

à Jean-Lou

Allor si mosse, e io li tenni dietro.
« Lors il se mut, et je suivis ses pas. »
L'Enfer de Dante, Chant premier.

Table des matières

1 - À quai.....	11
2 - La vague	21
3 - La presqu'île.....	39
4 - Le trésor	53
5 - Une ligne et quelques hameçons.....	71
6 - Les yeux au bout des doigts.....	91
7 - Poteau noir.....	105
8 - No way!	117
9 - L'utopie pirate	131
10 - Libertalia 29	141

1

À QUAI



«*Je reconnais tout de suite un marin.
Il ne marche pas comme les autres.*»
Pyrate

Sans doute, pour parler d'un homme façonné par la mer, il faut tolérer la divagation, le délire. La dérive. Il faut se préparer aux hallucinations et aux extravagances. Il faut être superstitieux aussi et croire aux signes. Aux miracles. Aux fétiches et aux croyances. Éviter le récit rabougri, le folklore aux limites de la parodie. Préférer l'invention vécue, et les illuminations qui confondent parfois la terre et la mer, l'océan et les labours. Comme dans la *Marine* de Rimbaud. Quand «*Les proues d'acier et d'argent – Battent l'écume, – Soulèvent les souches des ronces.*»

Au début, j'ai cru que la meilleure manière d'aborder un tel homme était de naviguer à ses côtés. De le rejoindre chez lui dans le Finistère et d'embarquer. J'imaginai même que nous pourrions reprendre ses cartes et suivre les routes tracées en Atlantique et dans

l'océan Indien. Mais je manquais un peu d'exercice et de pratique. Alors j'ai repris la mer, après de longs mois, enferré à terre. Une lente et épuisante asphyxie loin du monde de l'eau. Enfin, je suis sorti du port de Dieppe, au petit matin, un dimanche, avec un vent glacé de nord-est. Une brume mate plombait le paysage. Tout ce qui m'importait, c'était de retrouver le tempo des vagues, la tension de la barre au bout des doigts, le déséquilibre de la gîte. La mer. Juste la mer tout autour et le ciel, confondus. Mon remède à moi, emprunté à Ishmaël, pour chasser le spleen et me purger le sang de la graisse poisseuse de la ville. La sortie n'avait rien d'extraordinaire. Ce n'était même pas New Heaven, droit devant. Juste une promenade. Quelques ronds dans l'eau vers Fécamp. Quelques manœuvres pour se dérouiller. Le plaisir de voir un spi bien gonflé. Des voiles bien réglées. La glisse, entre l'air et l'eau. De retour en fin d'après-midi, je prenais mon temps sur le bateau tandis que les autres avaient filé. Je n'étais pas pressé de retrouver la stabilité assommante du goudron. Les retours de mer me filent le cafard. Une ivresse s'éteint et vous laisse le mauvais goût de la vie au coin des lèvres. Chez moi, les nausées surviennent souvent plus tard. Le mal de terre. Ni les voitures, ni les trains ne savent virer de bord. Engins dociles et assommants. Et si la terre gîte sans cesse de 23°44, personne jamais n'éprouve le vertige de cette inclinaison. Seuls les bateaux savent mimer les planètes.

Le long du quai, les promeneurs se tassaient derrière les rambardes. Au spectacle. Et c'est de l'orgueil du marin parfois de croiser leur regard en songeant qu'ils ne sau-

ront jamais ce qui se joue là-bas, dans un monde sans murs ni barricades.

Pour ceux-là, la mer est un milieu hostile, malaisant, un réservoir de monstres, de drames, une cabale avec ses codes et son langage. Et après avoir navigué pendant une quarantaine d'années, je pouvais estimer faire partie des initiés. Pourtant, ce jour-là, je ne me sentais pas si différent des flâneurs pensifs de la rambarde. J'étais sur le point d'écrire l'histoire d'un homme de mer et j'avais l'impression de ne plus rien savoir. Myope, maladroit, impuisant face à ce personnage. Et puisqu'il faut le désigner, disons qu'il s'appellera Pyrate et que ce nom d'usage se chargera de sens, au fil des pages.

S'il est vrai que naviguer est une activité qui ne convient pas aux imposteurs, je ne pense pas être tout à fait un charlatan. Mais je sais que je ne boxe pas dans la même catégorie. Mes navigations n'ont jamais été des aventures ni des expéditions. J'ai appris à régler mes voiles, à lire des cartes, à tracer des routes en regardant le ciel ou l'écran d'un ordinateur. J'ai étudié. J'ai lu des livres. J'ai passé des examens. J'ai décroché des diplômes et des brevets. Je sais les nuages, les marées et les courants aussi. Rejoindre un point B, à partir d'un point A. Gagner des régates. Au mieux, je maîtrise quelques techniques comme un bon ingénieur.

Mais, auprès de Pyrate, sur le même bateau, porté par la même vague, tenant le même cap, je demeurerais aussi étranger à lui que les touristes à quai, pointant du doigt une voile accrochée à l'horizon. À quoi bon alors

partager une navigation avec lui ? La distance demeure irréductible.

Et après tout, tant mieux. Car je n'aspire pas à dévoiler la psychologie de cet homme, à expliquer voire à justifier ses actes. Encore moins à déchiffrer son âme. Quelle intimité puis-je espérer avec ce marin qui évolue depuis tant d'années dans un espace et un temps aux frontières du mythe ? Il n'est pas question pour moi de comprendre les enchaînements et la chronologie d'une vie mais de révéler l'accomplissement d'un destin. Incapable de pénétrer cette surface obscure, je peux néanmoins aspirer à la contagion à force de côtoyer Pyrate. Prendre sa fièvre et voir ce que ses yeux ont vu. Les mots suivront.

Ces heures passées avec lui, ces discussions, ces silences, ces promenades sont en soi une navigation. La découverte d'un nouveau continent. Une initiation. Et j'ai éprouvé parfois, en quittant Pyrate, la douleur du retour à terre quand tout paraît si clôturé, encadré, sans saveur.

Pyrate me permet aujourd'hui d'écrire un texte que je n'aurais jamais pu concevoir sans lui. Car je n'ai aucune imagination. Je sais mentir, mais je ne sais pas inventer. Et si la vie de Pyrate sonne comme un roman, tout est vrai pourtant. Je sais aussi que je n'aurais plus jamais l'occasion d'écrire une telle histoire. Pendant quelques mois, je me retrouve en somme dans la peau d'un auteur qui rencontre son personnage de fiction idéal et qui n'a plus qu'à décrire ce qu'il voit et transcrire ce qu'il entend. L'histoire est là, face à moi. De chair et d'os. Elle se déroule, toute seule.

J'aurais préféré être Conrad ou London pour que ma vie vécue soit le berceau de plusieurs vies imaginaires.

Mais je dois me résoudre à demeurer dans ma retraite choisie, comme Montaigne dans sa « librairie », son « arrière-boutique », au milieu de cette compagnie silencieuse. Mes chroniques maritimes ne sont pas à la hauteur. Et Titouan Lamazou m'avait alerté sur ce sujet. « Je ne distingue pas vraiment de littérature terrestre ou maritime. En revanche, je distingue bien des littératures d'inspiration maritime dont les auteurs naviguent parfois les voiles à contre », m'avait-il dit.

Pour éviter de me faire des « nœuds dans les bouts », il me reste à convoquer mes souvenirs de lecture plutôt que mes souvenirs de mer, sans relief ni intérêt. Les affinités et les correspondances sont à la fois plus claires et mieux adaptées pour tenter d'approcher mon personnage.

À la fin, j'ai réussi à me convaincre que l'éloignement face à mon sujet était la garantie la plus certaine d'embrasser cette aventure et de préserver sa pleine dimension. Tenter de suivre un sillage qui s'évapore comme la brume au soleil. S'en remettre à la folie sans espérer construire un récit bordé de raison. Espérer l'île et le trésor à la fin du voyage. Une longue route d'écume sillonnant des mers et des océans nombreux. Ce récit est en soi une tribulation même s'il me faudra l'écrire en partie sur une table immobile, face à un mur blanc, embarrassé par les bruits absurdes de la rue.

Peu de temps après Dieppe, je suis en route pour retrouver Pyrate sur ses terres. À l'endroit même où Jean-Lou me l'avait présenté deux ans plus tôt. Un soir où Pyrate avait déposé sur le comptoir quelques bribes de son histoire et m'avait embarqué bien plus loin que n'im-

porte quel rhum arrangé. Assommé. En le retrouvant, j'aurais l'impression de poursuivre le voyage après une longue escale.

Le rendez-vous est pris dans le café qui domine une plage étroite, bordée de falaises brunes, couvertes de genêts, de fougères et de digitales. La grande maison rose aux volets verts attire un public mêlé. Des pêcheurs taiseux, des familles volubiles, des randonneurs essoufflés, des surfeurs tranquilles, et quelques marins, forcément, qui se repassent le film au ralenti de leurs dernières manœuvres. Pyrate est à sa place, à l'écart, dans un coin de la terrasse, à l'abri derrière un rempart de chaises. Nombreux sont ceux qui le saluent, peu l'approchent. Il porte un t-shirt noir qui tranche avec la blancheur de sa chevelure. Il toise son monde en silence. L'allure d'un prince. Avec un blazer, il passerait pour un yachtman de La Baule. Et avec une chemise rongée par le sel, pour un gentilhomme de fortune.

Pyrate a ce relent de mer en toute occasion. Celui de Chien Noir dans *l'Île au trésor*. Sur le biceps du bras droit, je remarque pour la première fois un tatouage, invisible jusqu'alors. Je déchiffre difficilement le motif. Une drôle de bestiole. Une chimère. Un bon point de départ pour notre entretien. Ma première question. La réponse est incompréhensible. Autant que le dessin. Pyrate récite d'un trait, une phrase mystérieuse qui ressemble à un vers. Il la répète aussitôt, plus doucement, en chuchotant presque et en marquant des arrêts réguliers.

« *À ses moments perdus, elle s'occupe de l'élevage d'oiseaux carrés pour faciliter leur emballage.* » Il laisse la phrase

suspendue dans l'air. Et puis, il me tend une perche, poliment. « Ça me vient de Jules Pérahim, un peintre, un des derniers surréalistes. » Il relève sa manche plus haut, dévoilant l'animal fabuleux. Je déchiffre avec lui. « C'est mon oiseau carré. Là, un masque africain pour la tête. Un losange allongé, couronné d'un palmier. Pour le corps, un plateau de jeu de Go en noir et en rouge. Au centre du damier, un bras et un poings levés tenant un poisson qui signifie : *à manger pour tout le monde*. Et puis des pattes qui traînent et puis une queue, comme une sorte de nageoire caudale de requin. »

Le jeu de Go est bien au centre du tatouage. Le bras, la tête, la queue et les pattes y sont reliés comme à notre cerveau, siège de l'esprit et des émotions. Pyrate a certainement choisi ce jeu à dessein. Hermétique à l'intelligence artificielle. Tandis que les échecs ont cédé depuis longtemps face aux circuits de silicium. Le Go défie la technologie, incapable de cerner cet art qui convoque à parts égales la philosophie et les mathématiques. « *Il n'existe qu'une seule activité à laquelle se puisse raisonnablement comparer le Go. On aura compris que c'est l'écriture* », dixit Perec dans le *Petit traité invitant à l'art subtil du Go*. Pyrate, auteur et héros de sa propre aventure. Il en est capable.

Je remarque cependant que le goban, le plateau traditionnel en bois de kaya, porte, sur sa peau, le contraste inédit du rouge et du noir. Et qu'aucune pierre du jeu n'est représentée. La partie n'a donc pas encore commencé. Ou peut-être commence-t-elle justement maintenant que

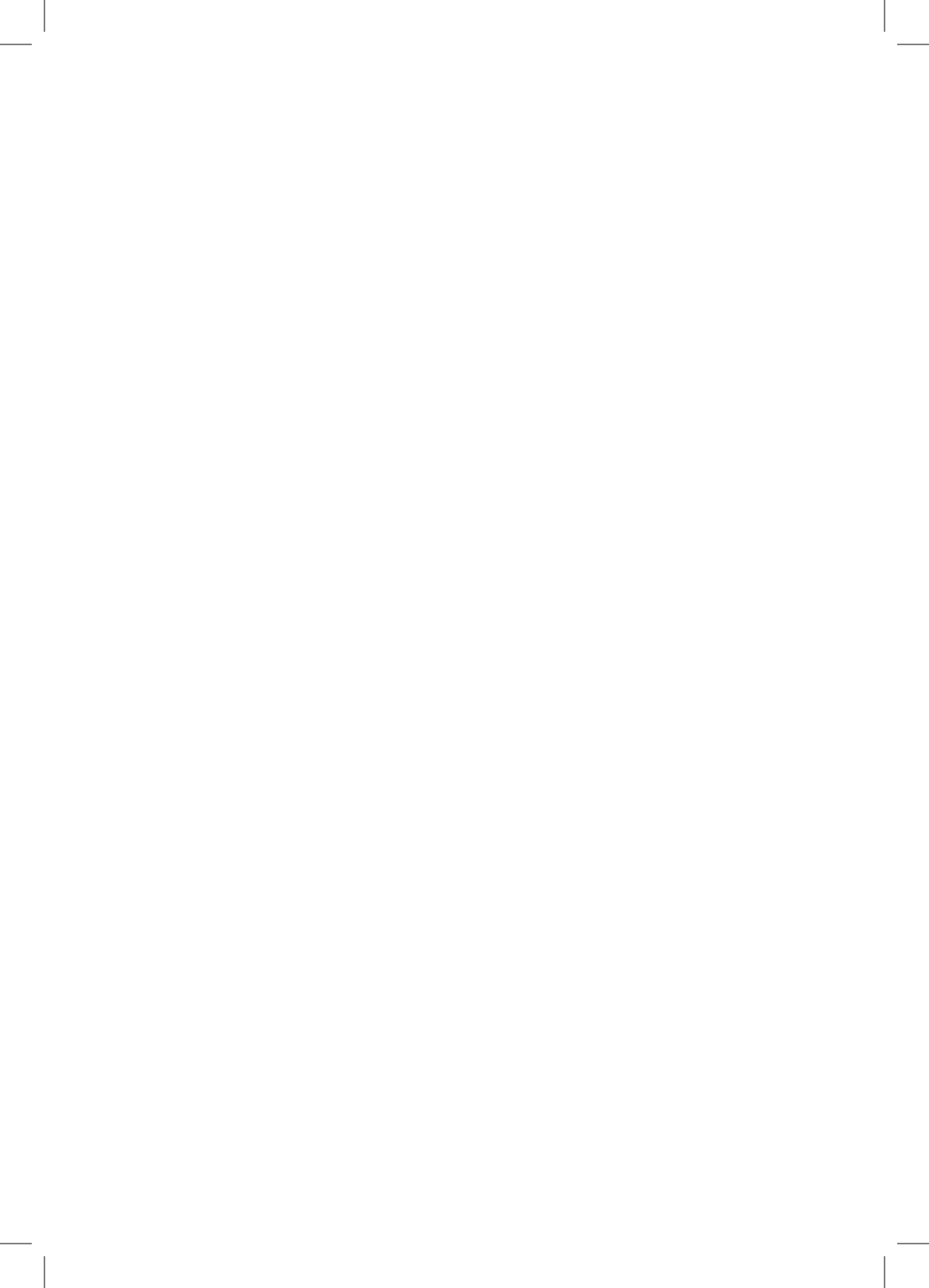
Pyrate a trouvé un partenaire. Je lui laisse l'avantage de la couleur noire. Le blanc du candide ne me va pas si mal.

Je comprends que Pyrate préfère établir ses propres règles. À moi de rentrer dans son jeu ou de faire demi-tour illico. Je n'envisage pas un instant de creuser davantage la question de l'oiseau carré. Est-ce qu'on demande des comptes à un poète ? Qui s'aviserait d'aller interroger Rimbaud sur le pourquoi de ses A noirs, ses E blancs, ses I rouges, ses U verts et ses O bleus ?

Pyrate restera donc une énigme, malgré tout ce qu'il dévoilera. Un oiseau carré à queue de requin. Et c'est sans doute de là qu'il tire sa force. Cet assemblage inédit et insolent. Comme dans ce proverbe chinois : « Que ne pourrait le lion, s'il était singe ? » Pyrate tient de Gilliat le Malin autant que d'Ulysse, l'Homme aux mille tours. Il faut se contenter de cette clarté sombre qui embaume la poudre et le vin. Et distinguer les reliefs de vérité qui surgissent parmi les jeux d'ombres et de lumière. Toujours en mouvement, le personnage apparaît et disparaît au milieu d'une mer boursouflée ou d'un océan qui bouillonne. Inspiré par le Voyant, indissociable du dérèglement de tous les sens. Je ne lâche pas la barre mais je sais que face à la vague immense, il faut épauler et surtout éviter de mettre en fuite au risque d'être rattrapé et absorbé. Les trous dans l'eau se referment aussitôt.

2

LA VAGUE



*« Il faut se méfier du marin qui marche
sur un fil entre le connu et l'inconnu. »*

Pyrate

Gafilo est le nom d'un des cyclones les plus puissants observés dans le sud-ouest de l'océan Indien, depuis que des satellites imbéciles font la ronde autour de notre planète. Une bête épouvantable de puissance et de beauté. Un phénomène naturel hors de proportion. Hypnotique. Un ange exterminateur.

Le monstre a frappé Madagascar dans les premiers jours de mars 2004. Dès le 4, il franchit le 60^e méridien Est et entame sa métamorphose de cyclone tropical. Dans l'après-midi du même jour, à environ 340 kilomètres au sud-est de l'île d'Agaléga, au nord de l'île Maurice, l'œil se forme. La pupille se dilate. La machine de destruction est en marche. Dans la journée du 5, Gafilo fait cap au sud-ouest puis change de trajectoire ouest-sud-ouest. La Réunion sera épargnée. Gafilo a choisi sa victime : Madagascar. L'impact sur la Grande Île est inévitable.

La situation s'emballe, une réaction en chaîne atomique. Gafilo est classé « cyclone tropical très intense ». Le jour suivant, le plancher mythique des 900 hPa est franchi. À son apogée, Gafilo pèse 895 hPa. Surpuissant. Il abrite des vents dont la vitesse moyenne est de 230 km/h. Mais les rafales atteignent 350 km/h.

Le météore percute Madagascar dans la nuit du 6 au 7 mars, au nord de la péninsule de Masaola et poursuit sa route à travers l'Île Rouge, ravageant tout sur son passage. Le 8 mars, le météore s'essouffle un peu au-dessus des eaux chaudes du Canal du Mozambique. Mais il ne suffoque pas encore. Il revient à la charge.

Dans la zone maritime de Mahajunga, les autorités enregistrent deux drames. Un bateau de pêche se retourne dans la baie de la Betsiboka avec quinze personnes à bord. Quatre rescapés et sept corps repêchés. Plus au large, au même moment, un ferry en provenance des Comores fait naufrage. Trois survivants, trois miraculés qui parviennent à rejoindre la côte. Le décompte des disparus est incertain. Le nombre de passagers excédait certainement la jauge officielle fixée à 120.

Gafilo frappera encore avant de retrouver l'océan Indien le 13 mars, au sud de Farafangana. Il finira de se dissiper au sud de la Réunion. Le bilan officiel est établi le 30 mars par le Conseil national de secours à Antananarivo : 237 morts, 181 disparus, 879 blessés et 304 000 sans abris.

Mais que peut-on savoir d'un cyclone tant qu'on n'a pas été submergé, noyé, étourdi, assommé ? Guidé uniquement par un pur instinct. Tant qu'on n'a pas éprouvé